N° 80 — 7° ANNÉE Prix : 30 Centimes AOUT 1912

LA VIE FUTURE

Abonnements : France. Algérie, Tunisie 5 fr. — Etranger 6 fr.

Rédaction et Administration : Rue Médée, 11 — ALGER

Facultés précoces et prématurées de certains enfants

JUSTIFIANT LA PLURALITÉ DES EXISTENCES DE L'AME HUMAINE

On constate avec admiration des précocités prématurées et merveilleuses chez certains enfants exceptionnellement bien doués, qui produisent des chefs-d'œuvres à un âge où les facultés humaines ne sont pas généralement encore développées.

La science n'a pu jusqu'ici expliquer ces étranges phénomènes, qui, assurément, ne peuvent se produire sans une cause rationnelle et explicable. Mais pour se convaincre de cette cause, il faut la chercher dans les principes de la marche générale des divers événements du monde universel.

Dieu, qui est la raison consciente de toutes choses, n'a rien créé d'inutile. La vie de l'homme sur la terre forme une étape de sa vie générale. La pluralité des existences constitue donc une vérité essentielle qui s'impose à la raison humaine,

Presque tous les philosophes, fondateurs de religions et autres, ont admis ce principe essentiel et rationnel, comme un point fondamental de leurs enseignements.

D'après les principes enseignés par Pythagore, formulés par Fabre d'Olivet, dans l'explication des *Vers dorés* de cet éminent philosophe, en ces termes : « Le présent qui nous frappe et l'avenir qui nous menace ne sont que l'expression du passé, qui a été notre ouvrage dans les temps antérieurs Ainsi, suivant cette doctrine,

cette nécessité fatale, dont l'homme ne cesse de se plaindre, c'est lui-même qui l'a créé par l'emploi de sa volonté. »

Les enseignements de Pythagore, corroborés par ceux des grands philosophes et des savants des peuples anciens ainsi que par la plupart des hommes éminents de la société moderne, sont conformes à la raison et à la justice.

La pluralité des existences justifie, d'une manière rationnelle, les inégalités intellectuelles et physiques, qui se manifestent chez certaines personnes en bas âge; car les facultés extraordinairement prématurées qui se manifestent chez certains jeunes enfants, dont la précocité est merveilleuse, résultent de la pluralité des existences.

Sans ce principe rationnel et équitable, comment se justifierait la différence, souvent énorme, des conditions dans la naissance et les situations sociales des enfants et des divers membres de la société?

Pourquoi, en effet, des enfants naîtraient-ils difformes, infirmes, pauvres et affligés d'une foule d'infortunes humaines, tandis que d'autres naîtraient sains de corps et d'esprit, dans l'opulence, les richesses, les honneurs et dans tous les avantages de la nature?

Une telle différence de situation constituerait une injustice flagrante de Dieu, qui donnerait aux uns toutes les faveurs et aux autres toutes les infortunes et les malheurs, si la pluralité des existences ne venait expliquer et justifier ces différences de situations de la vie humaine.

Suivant les principes de la renaissance ou préexistence, expliqués par Pythagore et la plupart des philosophes de tous les temps et de tous les pays, les inégalités de naissances et de conditions sociales sont les conséquences de nos vies précédentes; car nous reprenons notre existence terrestre au point où nous l'avons laissée à la fin de la dernière vie.

Les inégalités des âmes qui arrivent sur notre globe, par la naissance, ne proviennent donc pas d'inégalités d'essence, ni de la volonté de Dieu, mais uniquement des résultats naturels des existences passées plus ou moins méritoires et progressives. En principe chacun emporte et remporte à la fin de chaque fin et commence-

ment d'existence la somme de mérite qu'il a acquise par sa conduite.

Le progrès moral accompli dans nos existences précédentes forme donc le point de départ de la vie actuelle et des éventualités qui composent les évènements qui s'y déroulent, puisque chaque existence représente une page blanche que nous devons remplir au mieux de notre avancement moral.

La précocité merveilleuse de certains enfants et les différences de situations sociales et des aptitudes corporelles sont donc prouvées et justifiées par la loi des préexistences humaines.

Le spiritisme, comprenant l'importance de ces principes, aussi vrais que rationnels, et la vérité divine qui s'en dégage, en a fait un des points essentiels de ses enseignements.

A l'appui des principes que nous venons d'expliquer sommairement, nous donnons ci-après la nomenclature d'un certain nombre de ces précocités, qui sont réellement prodigieuses.

Nous reproduisons, d'un des précédents numéros du *Phare de Normandie*, sous la signature de Démophile, la précocité suivante;

Jean Baratier, né en Bavière le 19 janvier 1721, à l'âge de trois ans, savait lire et écrire. A quatre ans, il parlait latin avec son père, français avec sa mère et allemand avec sa domestique. A sept ans, il savait le grec et l'hébreu. A neuf ans, il composait un dictionnaire en hébreu, contenant les mots les plus difficiles de l'Ancien Testament, avec des réflexions critiques qui annonçaient déjà une remarquable maturité d'esprit ; il acheva aussi de transcrire en hébreu la *Biblia parva* d'Opitius et en composa une traduction latine à onze ans. Il composa une traduction française d'un manuscrit hébreu du douzième siècle, ainsi que l'*Itinéraire* de Benjamin de Tolède, avec des notes et des dissertations qui remplissaient un volume, étonnant tous les commentateurs par la force de la logique du jeune auteur.

A dix-sept ans, il adressa à l'Académie des sciences de Paris un projet de découverte des longitudes fondé sur la déclinaison de l'aiguille aimantée, projetant, dans ce but, une boussole qu'il avait inventée.

A dix-neuf ans, il publia l'histoire abrégée de la dispute entre Clément XI et le roi des Deux-Siciles.

La précocité merveilleuse de Jean Baratier était véritablement prodigieuse. Il avait approfondi la littérature de toutes les langues de tous les temps et de tous les pays. Ses investigations s'étaient portées sur les inscriptions, les médailles et les antiquités égyptiennes, chinoises, grecques et romaines. Il connaissait l'explication des hiéroglyphes, lorsqu'il mourut à l'âge de dix-neuf ans, le 5 septembre 1740.

Un aveugle de naissance, nommé Toni, habitant les Etats-Unis, jouissait d'une précocité merveilleuse. A l'âge de deux ans, il traduisait par le chant tout ce qui frappait son oreille avec une justesse et une facilité incomparables.

A l'âge de quatre ans, entendant pour la première fois le piano, il en joua avec une perfection infinie. Il passait des nuits entières à exécuter les plus belles harmonies et tous les morceaux qu'il entendait.

A l'âge de cinq ans, entendant le bruit d'un orage, en traduisit toutes les nuances que produisaient les bruits du vent, du tonnerre et de la pluie.

Un congrès de soixante dix professeurs fut réuni à Philadelphie, pour procéder à l'examen musical de ce musicien improvisateur.

Voici le résumé de son rapport :

« Les soussignés ne peuvent expliquer les prodigieux résultats de ce musicien étrange qui dépasse toutes les lois de l'art musical et de la science. »

En admettant toutes les exagérations dont les Américains sont coutumiers, il doit quand même y avoir quelque chose de vrai dans cet étrange récit.

Les cas de précocité extraordinaire sont d'ailleurs très nombreux sur la plupart des connaissances humaines, pour ne pas trop s'étonner des facultés merveilleuses de Jean Baratier.

Encore un merveilleux calculateur. Maurice Frankel, âgé de cinq ans, né à Funkirchen (Hongrie) faisait les calculs les plus compliqués et résolvait les problèmes les plus difficiles avec une facilité merveil-

leuse. Toutes les questions qui lui étaient posées étaient résolues avec une sûreté et une facilité étonnantes. Il calculait, en outre, de mémoire, des millions et des milliards avec une rapidité prodigieuse.

La *Nouvelle Presse Libre* de Vienne (Autriche) donnait, dans un de ses numéros de 1878, les détails les plus circonstanciés sur ce calculateur phénoménal.

Un enfant de six ans, né à Florence, en 1664, nommé Mathieux Le Coq, qui ne savait ni lire ni écrire, résolvait les problèmes les plus difficiles à l'instant même, sur les racines carrées les racines cubiques et sur toute sorte de difficultés, de suite qu'on les lui avait posés

Un jeune Anglais, nommé Jédediah Buxton, né à Elmeton (Angleterre) se jouait des nombres les plus élevés et les plus difficiles. Jeune encore et tout à fait illettré, il fut présenté à la Société royale de Londres, comme calculateur prodige.

Un jour il assista à une représentation au théâtre de Drury-Lane où l'on jouait *Richard III*. Comme il avait écouté très attentivement la pièce, on lui demanda à la sortie ce qu'il pensait des ballets et de la musique. Il répondit simplement à ces interlocuteurs étonnés, que les danseurs et les danseuses avaient fait 5,202 pas, et que les acteurs avaient prononcé 12.445 mots sur lesquels l'artiste Garrik en avait reconnu un certain nombre qui fut reconnu exact.

Zerah-Colburn, né à Cabut, dans l'Etat de Vermont (Etats-Unis), en 1812, donnait instantanément la douzième puissance d'un nombre et extrayait de même la racine cubique d'un nombre quelconque des chiffres avec la plus grande facilité.

En 1837, un berger sicilien, nommé Vito Mangiamel, avait une facilité prodigieuse pour résoudre les problèmes les plus compliqués comme celui-ci: « Quel est le nombre qui satisfait à la condition que son cube, plus cinq fois son carré, égale quarante-deux fois ce nombre plus quarante ?

Vito répondit en moins d'une minute : C'est le nombre cinq.

Un pâtre français, nommé Henri Madeux, se présenta à l'Académie des sciences, le 16 novembre 1840, pour être examiné comme calculateur prodigieux.

La Commission chargée de cet examen présenta un rapport dans lequel il était constaté la grande part que prenait la mémoire dar les calculs de cet enfant de 14 ans, qui calculait avec la plus grande rapidité et donnait la solution des problèmes les plus difficiles.

Voici encore un phénomène véritablement prodigieux : Le petit Henri Hainaut, à l'âge de 21 mois, faisait des prodiges au point de vue musical.

Le père de cet enfant prodige, professeur de musique, habite à Paris, rue Boinod.

La dictée musicale n'a plus de secret pour cet enfant qui n'a pas encore deux ans. Quel que soit l'instrument qu'on lui présente, le jeune Henri énonce les notes émises avec la plus grande exactitude. Sa science musicale lui permet d'indiqué les dièzes et les bémols avec la plus grande facilité.

Henri Hainaut surpasse Mozart, qui ne devint musicien qu'à l'âge de sept ans, ce qui était déjà bien joli.

On applaudissait à Paris, il y a quelque temps, un violoniste de quatre ans, qui maniait l'archet de main de maître et qui faisait l'admiration de tous ceux qui l'entendaient jouer.

Mlle Adéline Germain, âgée de sept ans, joue du piano avec un art consommé ; elle compose même de charmantes mélodies pleines de sentiments exquis. Elle accueille chez ses parents, à Paris, avec une amabilité charmante les personnes qui désirent l'entendre.

Un auteur dramatique de dix ans.

Mlle Champmoyat, sous le pseudonyme de Carmen d'Assilva, vient d'être admise comme membre de la Société des auteurs dramatiques.

Elle a été accueillie de la manière la plus aimable par M. Victorien Sardou. Elle est née à Paris, le 5 mars 1892.

Elle a écrit plusieurs pièces qui ont été représentées, telles que *Quand l'amour nous tient, l'amitié perd ses droits; la Nourrice; Brouillés depuis un an ; la Baignoire ; l'Avocat.*

Elle écrit couramment l'anglais sans l'avoir appris.

Dès l'âge de neuf ans, la célèbre Thérésa enthousiasmait toutes les capitales de l'Europe par les sons qu'elle tirait de son violon.

Billot disait d'elle: « On croirait qu'elle a joué du violon avant de naître. »

Pope composa l'ode *la Solitude* à l'âge de douze ans, et à seize ans il fit paraître *les Pastorales*.

Meyerber jouait très bien du piano à six ans; il donnait des séances publiques de piano.

Raphaël était déjà renommé à l'âge de quatre ans par ses ravissantes peintures.

Weber, à 14 ans, fit représenter son premier opéra.

Beeshoven, à treize ans, composa trois sonates d'une beauté admirable.

Claude Vernet dessinait très bien à l'âge de sept ans.

Pascal était géomètre à onze ans, et à douze ans il avait résolu les trente-deux propositions d'Euclide.

Dante écrivit à neuf ans son sonnet pour Béatrice.

Victor Hugo était lauréat des Jeux Floraux à Toulouse, à l'âge de quatorze ans.

Ovide, Pétrarque, Molière, Boileau, Schiller, Voltaire, produisaient des chefs-d'œuvres de sept à douze ans.

Les précocités merveilleuses de certains enfants sont très nombreuses, mais nous pensons que celles que nous avons données suffiront pour appuyer les nombreuses preuves de la pluralité des existences.

Ces enfants prodiges, véritables phénomènes par leurs connaissances prématurées, avaient apporté d'autres existences les merveilleuses facultés qu'ils possèdent.

La pluralité des existences explique donc toutes les inégalités intellectuelles, physiques et les diverses situations, souvent si différentes, qui favorisent certaines personnes et qui en affligent d'autres, puisque chaque homme fait lui-même sa destinée, qu'il prépare d'une existence à l'autre.

La préexistence, cette loi inéluctable du monde universel, donne clairement la solution des causes qui produisent les inégalités que subit l'humanité.

La palingénésie, dans les existences humaines, a toujours existé.

Les croyances des anciens peuples de tous les temps et de tous les pays le confirment d'une manière absolue.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.



Les Erreurs Scientifiques de la Bible

IV

> Le but de l'humanité n'est pas le repos; c'est la perfection intellectuelle et morale. Il s'agit bien de se reposer, grand Dieu! Quand on a l'infini à parcourir et le parfait à atteindre. L'humanité ne se reposera que dans le parfait.
>
> RENAN.

Les étoiles en effet, *comme tout dans l'Univers* subissent une évolution. Elles *naissent*; elles sont *jeunes*; elles arrivent a *l'âge viril*; elles arrivent à la *décrépitude* elles *meurent*.

Nous avons indiqué comment notre soleil est arrivé par des contractions successives à être ce qu'il est aujourd'hui; c'est l'histoire de sa naissance.

Rien de plus simple que la mort d'une étoile; elle finit par perdre sa chaleur et par devenir solide comme ont fait les planètes.

Que nos lecteurs ne traitent pas ce que nous disons de fable ou de roman. C'est par *l'analyse spectrale* que la science se rend compte de l'état chimique et physique d'une étoile.

Que nos lecteurs ne l'oublient pas : *Etoile et Soleil* sont absolument la *même chose*.

Considérez une forêt composé des mêmes arbres; un des arbres est notre soleil, les autres sont les étoiles.

Les étoiles sont d'abord bleues, puis blanches, elles deviennent ensuite jaunes et enfin rouges. Quand nous vieillissons, nous blanchissons, les soleils rougissent.

Les étoiles bleues et les étoiles blanches sont tellement chaudes qu'aucune combinaison d'éléments n'y existe. Tout y est dissocié.

Dans les étoiles rouges, certains éléments, se trouvent combinés; ainsi le père Secchi, directeur de l'observatoire de Rome a constaté que l'hydrogène y est combiné au carbone.

On ne peut guère dire exactement la durée de la vie d'une étoile ; ce qu'on peut affirmer, c'est que la durée de la jeunesse, de l'âge véril et de la vieillesse de ces astres se comptent par millions d'années.

Notre soleil étant une étoile jaune, a encore des millions d'années à vivre avant de s'éteindre.

La vie sur la terre a donc encore des millions d'années devant elle et nous n'avons pas à nous inquiéter pour le moment de l'époque où « l'on pourra marcher sur le soleil comme on le fait au bout de quelques jours sur les laves encore incandescentes au dedans qui sortent de nos volcans. » (Faye. *Origine du monde)*.

Toutes les étoiles et notre soleil naturellement faisaient partie autrefois d'une *nébuleuse ;* les étoiles s'y sont formées *successivement,* puisqu'elles n'ont pas le même âge.

Mais il n'y a pas que *notre* nébuleuse dans l'espace ; il y en a beaucoup d'autres. Ce sont *des étoiles formées* ou en *formation.*

La création n'est donc pas plus achevée aujourd'hui qu'avant la formation de *notre* système d'étoiles.

Considérons une forêt de chênes ; les uns meurent, les autres naissent ; supposons un chêne jeune et intelligent ; il pourra croire que les autres chênes sont venus à la même époque ; il se trompera car la forêt se forme continuellement. Ainsi devons-nous penser du *monde.*

Et maintenant, ceux de nos lecteurs qui ont bien voulu nous suivre doivent voir ce qu'il faut penser du récit de la Genèse touchant la *création du monde.*

Ne parlons plus de *création.* Disons *formation et évolution.*

Etudions la création de l'homme :

« Dieu donc créa l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu ; il les créa mâle et femelle » (Genèse I. 27).

Les savants sont partagés sur le sens de ce verset ; les uns en-

tendent *un seule couple;* les autres un nombre *indéfini* d'hommes et de femmes, comme pour les animaux.

On pourrait croire que c'est fini quant à ce qui regarde la création de l'homme. Pas du tout :

« Il les créa donc mâle et femelle et il les bénit et il leur donna le nom d'homme au jour qu'ils furent créés. » (Genèse V, 2).

« Adam engendra un fils à sa ressemblance selon son image et il lui donna le nom de Seth. » (Genèse V, 3).

Ici il n'est question ni d'Eve, ni de Caïn, ni d'Habel.

Enfin au chapitre II, verset 3, la création d'Eve se produit.

Tout cela est obscur et résulte des intercalations faites par le combinateur ; il a mêlé les récits Jéhovistes aux récits Elohistes et la preuve, la voici : Dans le premier chapitre et dans les trois premiers versets du chapitre II le nom de l'Eternel est exprimé en hébreu par *Elohim*, tandis que dans les autres versets du chapitre II ce nom est exprimé par *Jéhovah*.

Longtemps on a regardé la cosmogonie de la Genèse comme la doctrine propre aux prêtres de Jérusalem exclusivement. Il n'en est rien. La découverte récente d'inscriptions cunéiformes à Ninive a fait connaître que le fond de cette cosmogonie appartenait aux théories chaldéennes.

Parmi les tablettes d'argile provenant du palais royal de Ninive que possède le musée britannique, on a reconnu les débris d'une Genèse *assyro-babylonienne* où était racontée l'œuvre des six jours. On y trouve les actes successifs de la création. Or la suite de ces actes est *la même que celle du chapitre premier de la Genèse.*

Les Assyrien avaient comme les Hébreux, le repos du septième jour qu'ils appelaient également *le Sabbat, Sabbatouv.*

(A suivre). Isidore Leblond.



LE SPIRITISME ET LE PROLÉTARIAT

Que n'a-t-on pas écrit sur le prolétariat? C'est le type que Balzac a dépeint sous des couleurs un peu sombres et dont Zola a tracé un si lamentable tableau. L'auteur de *la Comédie Humaine* a évidemment forcé la note et le maître du naturalisme est allé beaucoup trop loin.

Les apologistes ont riposté à qui mieux mieux et ont protesté avec toute l'énergie possible. Où se trouve la vérité? dans le vieil adage traditionnel : « *in medio stat virtus.* »

Oui. nous aimons à le croire, en général, le prolétaire est honnête. animé de bons sentiments à l'égard de ses supérieurs. Traitez-le avec douceur. sachez le conduire, il vous sera entièrement dévoué. Mais n'oubliez pas que, pour trouver chez lui ces vertus, il faut au peuple des croyances, et là encore, je rencontre un ennemi qu'on ne saurait trop révéler et combattre, je veux parler du système néantiste.

Si vous enseignez au peuple que la mort c'est la fin de tout, le néant. au lieu de lui laisser entrevoir l'idéal d'un meilleur avenir. ne vous étonnez pas, après cela, de ce que, comparant votre sort au sien, il vous demande pourquoi il travaille plutôt que vous, pourquoi vous vous engraissez à ses dépens. pourquoi vous occupez plutôt que lui telle ou telle situation? Toutes ces phrases enfin à l'aide desquelles les mauvais ouvriers. entraînant les bons, sont parvenus quelquefois à amener les bouleversements qu'on sait.

A tout cela, le spiritisme vient opposer sa consolante théorie et nous saluerons bientôt, comme l'aurore d'un beau jour, son avènement dans la classe ouvrière. C'est pourquoi nous ne saurions trop encourager le prosélytisme que ses adeptes se font un devoir d'exercer chaque jour.

Oui, nous dirons à l'ouvrier que ses sueurs ne resteront pas vaines. Nous lui apprendrons, selon la parole d'un auteur contem-

porain que « tous, nous versons une goutte dans le limon douloureux de l'humanité, » et que c'est au prix de ses infortunes, — qui lui donnent l'expérience, — qu'il acquerra le bonheur suprême, objet de nos communes aspirations.

Oh ! comme nous appelons de tous nos vœux le jour où il nous sera donné de voir le peuple consolé et fortifié par ces nobles espérances qui l'auront rendu meilleur, qui le convieront à s'aimer, à s'unir intimement, pour augmenter ainsi sa puissance de travail et de savoir !

Justement fiers du résultat de notre tâche, nous pourrons dire à ceux qui ne nous auront épargné ni la critique, ni la calomnie : « comparez l'ouvrier d'aujourd'hui à celui que vous berciez autrefois de vaines promesses et d'utopies invraisemblables. Vous en aviez fait un être pervers, car, suivant le proverbe : *qui sème le vent récolte la tempête.* » Nous, nous l'avons rendu conscient et juste. Voilà notre œuvre ; jugez et comparez, car nous croyons à la solidarité entre les hommes, et tout spécialement à la responsabilité des actes.

H. Verdier.

Histoire d'une Obsession

(Suite)

Quand il se présenta à l'hôtel du Marquis de Bareyl, il fut immédiatement introduit dans un salon où l'attendait le capitaine des mousquetaires gris. Sans autre préambule, ce dernier l'interpela :

« Dites-moi, Maître Barley, je vous trouve bien hardi d'oser vous
« mettre ainsi en travers de mon chemin ; et j'espère que vous
« saurez reconnaître ma longanimité d'avoir pris la peine de vous
« faire venir, pour vous avertir d'avoir à cesser vos assiduités
« auprès de Mlle de Choiseul, sans cela, je me charge, moi, de
« vous faire rentrer dans votre rang, d'où vous paraissez vouloir
« sortir. »

Le jeune homme rougit sous l'affront.

« Marquis de Bareyl riposta-t-il fièrement, vos menaces ne me « font pas peur. Les sentiments de noblesse ne se mesurent pas à « la particule, mais au cœur, de sorte que peut être je suis plus « riche que vous sous ce rapport. »

— « Insolent, rugit le marquis, blémissant sous l'outrage, tu « oses répondre ; tu le paieras cher, je t'en réponds ! ne crois pas « que la protection de ton parrain te mette à l'abri de ma ven- « geance, si tu contraries mes desseins. »

En disant ces mots, il sortit du salon et, presque aussitôt, un laquais vint reconduire Barley jusqu'à la porte cochère.

Cependant le jeune Conseiller, malgré l'assurance dont il avait fait montre devant son rival ne laissait pas que d'être très inquiet de la tournure que prenaient les choses, ne sachant pas comment le Duc accueillerait son amour pour sa fille ; d'un autre côté, connaissant l'antipathie que lui témoignait le vicomte, il se demandait s'il aurait la force et le courage de mener tout cela à bonne fin. Ne pouvant rester plus longtemps dans cette incertitude, il résolut de s'en ouvrir ce jour même à son parrain.

Aux premiers mots de Barley, le Duc de Choiseul eut un haut-le-corps de surprise. Malgré sa profonde affection pour son filleul, le grand seigneur ne pouvait concevoir comment de tels sentiments avaient pu germer dans son cœur, et surtout comment il avait pu avoir l'audace de lui en faire part.

Les préjugés de castes étaient, à cette époque, tellement enracinés dans l'esprit des nobles que c'est avec une ironie mordante qu'il interrompit le jeune homme :

« Voyons ! voyons ! mon ami, lui dit-il, as-tu réfléchi à la barrière « infranchissable qui te sépare de la vicomtesse ; et voudrais tu « me faire regretter les bontés que j'ai eues pour toi ? »

— « Monsieur le Duc, répliqua Barley, je viens loyalement vous « faire part du sentiment que nous éprouvons réciproquement, la « vicomtesse et moi. Je sais très bien que les conventions sociales « nous separent. Mais l'amour tout puissant ne connait pas de « barrière. Connaissant votre excellent cœur, j'avais le fol espoir

« que vous m'écouteriez d'une oreille complaisante. Pardonnez « moi si je vous ai offensé, mais, sachez que, si vous êtes inex- « orable, vous faites deux malheureux. Je n'oublie pas, loin de là, « les bontés que vous avez eues pour moi, je ne suis point un « ingrat, et vous promets que vous n'aurez pas lieu de vous en « repentir Mais avouez que j'agis en toute franchise et, pour cela, « veuillez me pardonner mon audace. »

Le Duc, qui était foncièrement bon et juste, fut désarmé par l'explication sans ambages de son protégé. Le prenant par le bras, il l'entraîna vers une des vastes fenêtres du salon où ils se trouvaient, et là, écartant les rideaux, il lui montra son fils qui faisait les cent pas dans une allée du jardin.

« Tu vois, lui dit-il, mon ami, celui-là ne pardonnerait jamais à « son père d'avoir consenti à ce que sa fille se mésallie. Du reste, « tu sais bien qu'il voit déjà d'un mauvais œil les faveurs qui te « sont accordées ici, et ce serait t'en faire un ennemi implacable « si par surcroît je t'accordais la main de la vicomtesse. »

— « Et pourtant nous nous aimons, gémit le pauvre garçon. Je « sens, parrain, que s'il faut que j'abandonne mon rêve, je ne « pourrai résister à mon chagrin. »

Le vieux Duc fut touché de l'accent désespéré de son filleul, et, comme il l'affectionait beaucoup, il le ramena dans le salon et le força doucement à s'asseoir à son côté sur un canapé :

« Mon enfant, je suis vraiment peiné de te voir souffrir ainsi, « mais que veux tu, ne sommes nous pas obligés de sacrifier quel- « quefois nos rêves les plus chers, les plus beaux, aux exigences « de la société ? Certes, s'il ne dépendait que de moi, tu sais l'es- « time que j'ai pour toi, je n'hésiterais pas un instant à te confier « le bonheur de ma fille. Elle serait heureuse à ton côté, je le sais. « Mais ma situation à la Cour me défend d'écouter les élans de « mon cœur. Toi qui, si souvent par ta logique froide et sensée, « m'as empêché de commettre des impairs, tu voudrais maintenant « que j'en commette un très grand ?

« Ah ! jeune homme, continua M. de Choiseul en se levant, si « l'amour ne t'empêchait pas d'y voir clair et juste, tu compren-

« drais que pour tout bon courtisan la froide et dure raison doit « régner en souveraine sur le cœur. Et amer : « Pour le souverain, « le courtisan, est une chose, un hochet dont les sentiments doi- « vent être en harmonie avec la volonté du maître. Malheur à « celui qui ne sait retenir les élans de sa tendresse, quand ces « élans ne vont pas vers le but désigné officiellement. »

Quand Barley rendit compte à la vicomtesse de son entretien avec le Duc, elle lui répondit qu'elle s'y attendait et que, en conséquence, elle avait tracé la ligne de conduite qu'ils devaient suivre.

Ne pouvant même supporter l'idée d'être unie à un autre homme que Barley, elle avait résolu que leur mariage aurait lieu secrètement de façon que si son père voulait l'obliger à épouser quelqu'un de son rang, il fut forcé de s'incliner devant le fait accompli.

Barley essaya d'abord de résister, mais devant la résolution inébranlable de la jeune fille et la force de son amour il finit par céder.

Le mariage eut lieu dans la chapelle de la vierge, dans la rue de la Grange aux-Amours. Là, assisté de deux amis du jeune Conseiller, un prêtre bénit ces deux enfants qui s'adoraient.

A quelques temps de là le Marquis de Barcyl, pendant une visite qu'il faisait au vicomte de Choiseul, s'ouvrit à ce dernier des intentions matrimoniales qu'il avait sur sa sœur. Flatté par la démarche du capitaine des mousquetaires, qui était très bien en Cour, le Vicomte lui promit tout son appui. Le Marquis lui parla incidemment du jeune Conseiller, et ne lui cacha pas la sorte de préférence, incompréhensible que la Vicomtesse avait semblé marquer à ce roturier pendant la dernière fête.

Le Vicomte l'assura qu'il se faisait fort, lui, que pareille chose ne se renouvellerait plus, et que, le soir même, il s'ouvrirait à son père au sujet de sa flatteuse démarche.

(*A suivre*).

ALEXIS PIRON.
(1689-1773).

Communication obtenue par Mlle M..., Médium Ecrivain Mécanique

Combien votre société moderne est corrompue !

Nouvelle et toujours ancienne Babylone, elle ne veut rien entendre rien croire des préceptes de vérité que lui enseignent cependant nombre d'esprits humains élevés.

Malheur à elle !

Dieu est un Etre puissant, bon et miséricordieux, mais juste et sévère. Il ne peut admettre en sa pure essence les turpitudes de ce siècle corrompu.

Vous qui avez des yeux pour voir, tournez-les du côté de la Grande Lumière. Elle seule vous montrera le chemin du bonheur véritable et la joie éternelle que, seuls, peuvent avoir les êtres qui, sur cette terre, auront accompli les volontés de Dieu et satisfait aux grands principes de la loi divine si belle et si complète.

Soyez bons, vous qui avez la joie de connaître un peu les préceptes de la Grande Vérité. Soyez indulgents pour ceux dont les yeux regardent sans voir, écoutent sans comprendre ; la divine Lumière les aveuglera malgré eux.

Courage et bon et doux souvenir d'un être qui a beaucoup lutté sur cette terre.

Une amie de l'espace

LEÇON DE CHOSES

(suite)

LIBRE ARBITRE

En étudiant les mœurs des fourmis et leur vie sociale, on arrive à cette constatation que leurs sociétés sont mieux organisées que les nôtres. Leur devise paraît être ; Chacun pour tous ; la notre est : Chacun pour soi. Fénelon a dit : L'homme s'agite, Dieu le

mène ; on pourrait appliquer cet aphorisme à une nation de fourmis plus aisément, semble-t-il, qu'à une nation humaine, car bien peu d'hommes paraissent marcher vers le but que Dieu leur a tracé. Et pourtant en examinant attentivement la marche de l'humanité dans ses grandes lignes, il nous apparaît que l'homme avance quand même de génération en génération vers un idéal de Justice et de Vérité, tandis que la grande majorité tourne le dos à cet idéal.

Oui, l'homme s'agite, lutte, se démène pour de mesquines questions terre à terre, sans but et sans idéal ; tandis qu'à son insu il s'avance à travers les Siècles vers l'Idéal Divin.

L'homme a son libre arbitre ; il peut à volonté contrarier la Volonté Divine ; agir contre sa raison et sa conscience qui sont les voix que Dieu a mises en lui pour le guider dans sa vie ; mais les résultats de ses actes se tournent contre lui-même, lorsqu'il n'a pas obéi au devoir qui lui est dicté. C'est ainsi que l'homme peut lui-même être l'instrument de son bonheur ou de son malheur suivant qu'il écoute sa conscience ou qu'il lui désobéit. C'est ainsi que par la volonté et par l'effort, il se fait lui-même sa destinée.

Voici par exemple un jeune homme élevé par une famille probe ayant une fonction dans la Société, lui permettant de vivre aisément. Mais il est imbu des idées courantes ; il ne veut connaître qu'un seul but à la vie : celui de s'enrichir. Il y a déjà là une déviation de la conscience ; un oubli du sentiment du Devoir. Je sais bien que la majorité des hommes dans nos sociétés civilisées pensent comme notre sujet ; on parle peu des devoirs de l homme ; mais on en proclame partout les droits, dont le premier de tous est de s'enrichir, même aux dépens du prochain. Et s'enrichir, c'est prévoir une vie sans effort, sans travail. Or, vivre sans travailler, c'est obliger les autres à travailler pour soi, ce qui est contraire à la Loi Divine. On ne voit pas celà chez les fourmis.

Revenons à notre jeune homme. Il trouve que sa fonction ne l'enrichit pas assez vite : il entreprend un commerce qui au moyen de bluff et de tromperies sur les marchandises lui permet d'entasser de l'or dans ses coffres. Que l'on ne se récrie pas : le mensonge.

est monnaie courante chez tous les commerçants. Consultez-les; ils répondront que s'ils ne mentaient pas. les clients iraient tous chez le commerçant qui sait mentir sur la qualité et le prix de sa marchandise. Sans le mensonge, diront-ils, le commerce n'est pas possible.

Du commerce aux jeux de Bourse et de ceux-ci aux jeux de baccarat ou de pocker, il n'y a qu'un pas qui sera bien vite franchi. Durant ce temps notre jeune homme a acquis de la maturité mais sa vie est dorénavant tracée par les premiers pas qu'il y a faits. Il a toujours son libre arbitre ; il a toujours une conscience qui lui crie : *casse-cou!* mais il a désappris à écouter ces cris; il continue à jouer. Après avoir gagné, il perd, et enfin, il se ruine. Sa course après la fortune l'a conduit où il ne voulait pas aller : à la misère. Quelquefois le suicide terminera cette vie d'un homme qui eut pu vivre heureux de son travail et dans le calme d'une conscience pure; s'il l'eut voulu!

On ne peut pas dire que cet homme n'a pas joui de tout son libre arbitre. On peut même sans que cette liberté se trouve amoindrie admettre que Dieu qui lit dans l'avenir savait d'avance quelle serait la fin de cette existence. En effet, cette fin pouvait même être prévue dès les premiers pas de la vie de cet homme parce que la fin en a été déterminée par le commencement : l'oubli de la notion du devoir. Cette notion est imprimée dans notre conscience ; c'est à nous à savoir l'écouter.

Voilà comment le Libre Arbitre et le Déterminisme qui semblent se contredire peuvent l'un et l'autre s'expliquer.

Mais sa mort terrestre n'est pas la fin de la vie et même le suicide ne délivre pas notre homme de la souffrance qui résulte d'une vie mal ordonnée. Si après sa ruine il a consenti à vivre dans la misère, cette existence misérable est déjà une punition de ses fautes; mais s'il s'est réfugié volontairement dans la mort, l'Au-Delà l'attend avec le remords de n'avoir pas accompli son devoir ici bas.

Dans l'Au-Delà la fortune ni aucune des jouissances matérielles terrestres ne viendront le distraire du sentiment du devoir, imprimé dans la conscience humaine. Il ne comprendra pas comment

il a pu accomplir toute une vie terrestre sans obéir à cette conscience qui était en lui la voix de Dieu. Cette constatation sera une nouvelle souffrance qui l'incitera au repentir et au désir d'une nouvelle vie d'épreuve pour aboutir à l'épuration.

F.-T. MENDE.

UN MAGE BLANC

Roman occulte reçu par le Médium écrivain Maxétone

CHAPITRE VIII

Tu ne douteras plus sceptique Henri

Un soir que j'étais occupé à feuilleter la *Revue Spirite*, je me sentis tout à coup la tête lourde, les tempes douloureuses et l'esprit engourdi.

« Mon médium doit m'interroger » pensais-je. Et je regardai la pendule qui marquait 8 heures moins vingt.

Le lendemain Robert S...., le médium en question, qui est mort à 19 ans et dont je crois déjà t'avoir parlé, vint frapper à ma porte.

— « Hier au soir, à 8 heures moins vingt, vous êtiez bien assis sur ce fauteuil de reps rouge en lisant la *Revue Spirite ?*.me demanda-t-il.

— Parfaitement, lui répondis-je, mais vous pouvez être assez au courant de mes habitudes pour savoir que je reçois ce jour là cette publication et que je lis de préférence avant le souper.

Laissez moi vous endormir, et alors tomberont tous mes doutes.

Très volontiers, fit le jeune homme, lequel était un excellent « sujet » que j'eus tôt fait de plonger dans un profond sommeil magnétique.

Je lui mis en main crayon et papier et il produisit dans cet état inconscient des écrits, des dessins, des portraits même, des anotations musicales, et plusieurs de ces pièces. qui n'étaient pas sans valeur, ont enrichi ma collection.

— Mage Blanc, vous me confondez ! s'écria Henri. Mais je trouve que Mademoiselle Harvers se fait bien attendre aujourd'hui !

— Quand tu auras vu Stella à l'œuvre, tu ne douteras plus, sceptique Henri !

— Mage Blanc, vous allez me rendre fou ! conclut le jeune homme.

On entendait dans l'antichambre la voix de Stella.

— Ah mon oncle, voici notre voyante... Et puisse sa science me convaincre à jamais.

Stella entra dans le salon, accompagnée de Jenny, et s'assit en face des deux hommes, après avoir retiré son chapeau et ses gants.

La splendide étoile de saphirs scintillait toujours sur la calotte noire du Mage Blanc et l'on pouvait lire sur le visage de cet homme de cinquante-huit ans, une expression de suave contentement.

CHAPITRE IX

Marthe Linds

— Etes-vous prête Stella ? demanda le Mage Blanc.

— Oui, mon ami, répondit-elle.

Henri, en proie malgré lui à une vive émotion, car il se doutait bien que la voyante allait parler de Marthe, s'assit à l'angle de la pièce.

Jenny, non moins émue, prit place sur un fauteuil et demeura immobile, les mains croisées sur ses genoux.

Alors le Mage Blanc posant une main sur la nuque, l'autre sur le front de Stella, demeura un moment dans cette position, tandis que la jeune fille le regardait avec un sourire heureux ; puis il fit quelques passes magnétiques sur le front, les paupières, et le long des membres de Stella.

— « Dormez ! » commanda-t-il doucement à plusieurs reprises. Stella gardait un visage calme et recueilli qui exprima graduellement l'extase ; peu à peu, ses yeux se fermèrent, sa respiration se fit régulière et sa tête se renversa sur le dossier du sofa ; elle était endormie.

Edgar, debout devant elle, ne la quittait pas des yeux.

— « Stella, demanda-t-il, pouvez-vous lire en ce moment dans la pensée d'Henri ? »

— Oui, répondit Stella. Il pense à une jeune femme blonde ; ses souvenirs le ramènent dans un petit hôtel de la rue Serpentine à V...

— Etrange ! murmura le jeune homme.

— Cette femme dit Edgar, la voyez-vous ?

— C'est la femme d'Henri Marsou. Elle est très jeune, à peine 19 ans et elle en parait 16. Les traits sont purs, sa peau blanche et rosée ; ses yeux ont le même bleu que la fleur du lin et ses cheveux dorés frisottent autour de son front. Qu'elle est jolie ! son charme est fait de grâce ingénue ; elle a gardé quelque chose du bébé câlin et babillard.

— « Et sa perversité, la tient-elle du serpent ? » ne peut s'empêcher de grommeler Henri.

(*A Suivre*). MAXÉTONE.

Le Gérant : E. DURAND.

Alger. — *Papeterie-Imprimerie Ouvrière*, 60, Rue Sadi-Carnot